

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 31

Artikel: Treboux : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

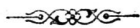
Cependant, disons-le bien vite, les sympathies du public lausannois n'ont pas fait défaut en cette circonstance. Elles ont dépassé l'attente de ceux qui les réclamaient, et nous saisissons cette occasion de remercier ceux de nos concitoyens qui ont bien voulu nous venir en aide pour la question difficile des logements.

La fête des instituteurs durera deux jours. Son programme est des plus attrayants. Le 5 août, séance publique où seront traités des sujets pédagogiques importants, puis banquet et promenade en bateau à vapeur. Le 6 août, visite à l'exposition, séance où l'on s'occupera des intérêts de la société, banquet et départ.

L'exposition scolaire pour laquelle on prépare un local convenable sous la Grenette, ne sera pas ce que bien des gens pensent, une collection de cahiers plus ou moins barbouillés, ce qui serait, nous l'avouons, assez monotone. Nous ne voudrions cependant pas promettre plus que nous ne pourrions tenir, mais si des travaux variés et artistiques, exécutés par la jeunesse de la Suisse romande, doivent avoir quelque prix aux yeux de tous, les visiteurs de l'exposition ne seront pas déçus. C'est un tableau de ce que le goût et l'habileté de la main peuvent produire dans nos écoles, une esquisse de l'état intellectuel de la Suisse romande; à ce titre, l'exposition est déjà intéressante sous plus d'un rapport.

Espérons que cette fête et l'exposition qui l'accompagne verront de nombreux visiteurs et qu'ils rapporteront dans leurs familles des impressions agréables.

(Communiqué.)



Au catalogue des journaux et publications périodiques de notre canton, que nous avons donné il y a quelques mois, nous pouvons ajouter aujourd'hui le *Journal de la Société d'horticulture du canton de Vaud*. Il paraît à Lausanne sous la forme d'une brochure trimestrielle qui résume les travaux de la Société et renferme les communications d'un certain nombre de correspondants. Un compte-rendu des publications horticoles étrangères termine chacun des numéros. On sent dans cette publication la vie qui anime la Société d'horticulture du canton de Vaud, vie qui se manifeste au public par des expositions telles que celle de Lausanne, en automne 1867, par des assemblées-expositions qui ont lieu plusieurs fois par année sur divers points du canton et par des cours que plusieurs de ses membres, MM. Bonnet et Carrier, entr'autres, donnent à Lausanne ou dans ses environs. N'oublions pas de mentionner aussi le *Calendrier horticole* qui figure dans chaque numéro.

Nous nous permettons d'emprunter à ce journal un petit article de M. E. Vaucher, président de la Société d'horticulture de Genève, sur la culture du fraisier; il fera plaisir à ceux de nos lecteurs qui ont un petit coin de jardin à consacrer à cette facile et agréable culture.

Culture du fraisier.

Les fraisiers se plantent à deux époques de l'année, depuis le 15 août à la fin de septembre et de

puis le commencement de mars au milieu d'avril. Les deux époques sont également bonnes, mais on a l'avantage en plantant en automne d'avoir déjà quelques fruits l'été suivant. La plantation doit alors toujours être faite de bonne heure, afin que les plantes aient le temps de s'enraciner comme il faut avant le gel. On cultive les fraisiers soit en bordure soit en planche; en bordure on les plante à 40 centimètres les uns des autres et dans les planches on écarte les lignes de 50 centimètres; cette distance paraît un peu forte, mais on obtient par là de beaucoup plus belles plantes, par conséquent de plus beaux fruits et la culture en est beaucoup plus facile; les fraisiers des quatre saisons peuvent se planter plus rapprochés, 30 centimètres sur 40. Avant de faire la plantation, le terrain doit être profondément labouré et fortement fumé. La méthode de planter les fraisiers au plantoir est défectueuse: il faut ouvrir un trou avec un petit outil appelé houlette, on le remplit d'un bon terreau léger, dans lequel on plante le fraisier à la main, en ayant soin de bien serrer le terrain autour des racines, puis là-dessus on donne un bon arrosage. Quant aux soins à donner pendant la végétation, le principal est d'ôter constamment les fils ou coulants à mesure qu'ils poussent; c'est le principal moyen d'avoir du beau fruit. Il faut arroser toutes les fois que la plante en a besoin, surtout au printemps au moment de la production; plus tard, cela est moins nécessaire. Pour que la fraise ne se salisse pas sur la terre, on entoure la plante d'un paillis ou lit de paille ou de mousse. Afin de ne pas avoir toujours l'ennui de couper les fils pendant l'été, j'ai l'habitude, sitôt que le fraisier a donné sa récolte, de couper toutes les feuilles; les fraisiers ainsi traités se reforment par l'automne et donnent l'année suivante une abondante récolte. Au bout de deux ou trois ans, le fraisier dégénère et doit être renouvelé.

TREBUX

4

IV

Peu de temps après, les deux voyageurs sortaient avec précaution du bourg, enseveli dans les fumées du repas. Le guide marchait avec précaution et en véritable éclaireur, s'arrêtant souvent, prêtant l'oreille, faisant de longs circuits pour éviter une maison, une ferme dont le chien eût pu donner l'éveil, puis rentrant dans la grande route. Il traînait à sa suite son compagnon, sans faire la moindre attention à ses plaintes. Le proscrit, accablé de fatigue, s'en allait se heurtant dans l'obscurité aux pierres du chemin, se jetant sur la terre à chaque arrêt, y trouvant un instant de repos, et se remettant en route au mot de *allons*, prononcé de ce ton de commandement qui ne permet pas même d'hésiter.

Il est des moments où l'esprit est plus faible qu'à l'ordinaire. Le comte avait fait preuve de courage dans la tourmente révolutionnaire. Il avait vu la mort de près pendant les quatre mois qu'il avait passés en prison, s'attendant chaque jour à être appelé au tribunal pour rendre compte de la défense un peu tardive qu'il avait prêtée au roi à la fin de son règne; car, à l'inverse de tant d'autres, il n'avait réclamé sa place que lorsqu'elle offrait du danger.

A son entrée dans le monde, il avait été présenté à Versailles; il avait vu la jeune et brillante reine, idole de la nation, au comble de la fortune. Il l'avait vue plus tard présider à l'ouverture des états généraux, lorsque déjà les inquié-

tudes du rang suprême jetaient quelques ombres sur cette vie si belle; puis il se la représentait arrachée à ses enfants, enfermée comme une criminelle vulgaire dans une cellule de la Conciergerie, comparaissant seule et sans soutien devant l'affreux Fouquier-Tinville. Cette femme, si pleine de dignité, accoutumée à tant d'hommages, la fille des empereurs..... Rien ne pouvait le distraire de ce sombre tableau.

La force du proscrit était épuisée. L'excès de la fatigue agissait sur son âme, il ne se souciait plus de vivre. Dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, de pénibles visions l'obsédaient.

Tout à coup une main vigoureuse qui le saisit vient interrompre ses rêveries. Son compagnon, sans prononcer une parole, le force à reculer dans le taillis qui borde le chemin: il y entre avec lui, l'y arrête et l'y fixe, plaçant sa main sur sa bouche pour lui imposer le silence.

A cent pas on voit se dessiner, sur la faible clarté du ciel, une masse noire et compacte; cette masse se meut et avance. On voit les formes se développer, des têtes d'hommes paraître; ce sont quatre cavaliers conduits par un brigadier; ils marchent lentement dans un profond silence. Les voyageurs restent immobiles dans le fourré, ils retiennent leur respiration; le poitrail des chevaux fait couber les branches qui, en se dégageant, viennent retomber sur leurs cœurs agités.

Heureusement l'obscurité n'a pas permis qu'on les aperçût; les cavaliers s'éloignent, le cliquetis des fers retentit, ils prennent le trot et disparaissent.

« Oui, pressez-vous; vous pourriez arriver trop tard! leur crie Treboux en sortant de sa retraite. Maintenant, monsieur le comte, faites comme moi. » Et il tire de son sein un pistolet qu'il arme: « Malheur à celui qui voudra nous arrêter! nous sommes trop avancés pour reculer. Le moment des compliments est fini. En route, il nous faut absolument passer avant le jour. »

Cet incident a rendu au comte sa présence d'esprit; le sang qui circule rapidement dans ses veines lui a fait oublier la fatigue.

« A droite, sur la hauteur, nous voilà sur un terrain qui n'est pas favorable aux charges de la cavalerie.

— Voyez à notre gauche, dit Treboux dans les instants qu'il accorde à son compagnon pour reprendre haleine; cette lumière, c'est le quartier général du commandant dont on vous a parlé; nous ne l'avons pas encore dépassé; si cet homme soupçonnait qu'il y eût par là du gibier pour lui, il aurait bien vite mis ses limiers en chasse.

« Entendez-vous? Voilà le tocsin; c'est bien ce que votre ami le palefrenier vous avait promis, ils n'ont plus trouvé les oiseaux dans le nid. Le signal va se répéter dans tous les villages. En avant, jetons-nous dans ce ravin. »

Après deux heures d'une course pénible, le guide ralentit son pas, il cesse de presser son camarade forcé de rester en arrière du vigoureux montagnard; celui-ci l'attend, et le voit en souriant faire les derniers efforts. Tout à coup une figure noire paraît dans les pâturages où ils erraient sans suivre de sentiers, elle s'arrête, se place devant eux comme si elle était décidée à leur barrer le passage..... Est-ce un dernier obstacle qu'il s'agit de renverser? Le comte regarde son guide pour lui demander ce qu'il y a à faire. Celui-ci s'avance sans défiance, il ne prépare point son arme; il s'arrête, puis, d'une voix forte, il s'écrie dans le patois de ces montagnes: « Pauvre Jean! en voilà encore un sauvé de la guillotina! » Se tournant alors vers le proscrit: « Vous êtes en Suisse, M. le comte, vous pouvez vous reposer. Maintenant votre tête est bien à vous. Il y a quelques heures que peut-être on n'en eût pas donné grand'chose. »

Le proscrit s'arrête, surpris de ces paroles; il s'étonne de pouvoir respirer, il regarde autour de lui. Il se trouve sur une des dernières éminences du Jura; l'aube, qui commence à blanchir, lui permet d'apercevoir à ses pieds une immense vallée à moitié cachée dans la vapeur. Il interroge son guide pour lui demander s'il est bien vrai....; l'attitude seule de Treboux lui dit que les gendarmes du comité de salut public ne lui peuvent plus rien.

Le comte se précipite à genoux sur le gazon couvert de rosée; il remercie Dieu de l'avoir mis hors de l'atteinte de

ses persécuteurs; puis il s'assied sur un rocher, et d'un œil étonné il contemple le vaste horizon qui se développe devant lui.

(A suivre.)

Les fortes chaleurs.

Deux paysans passant sur Montbenon aperçoivent la baraque où est exposée en ce moment la baleine.

« Entrez, messieurs! On entre toujours, continuellement, 40 centimes les secondes, 60 centimes les premières! Quelque chose que vous n'avez jamais vu! Une baleine prise vivante! Entrrrrr.....rez!

— » Hum! Il nous faut voir cela.

Est-ce qu'elle est vivante votre baleine?

— Sans doute, entrez toujours! soixante centimes.....

— On vous donne vingt centimes pour voir votre baleine, c'est bien assez!

— Comment, vous marchandez pour voir ce que vous n'avez jamais vu? Mais alors la baleine vous mordera!

— Voulez-vous nous la faire voir pour vingt-cinq.

Le matelot se retourne.

— Eh bien! dit un des paysans, allons à Tivoli, on boira de la bière pour vingt centimes et puis on ne verra pas la baleine. »

Ils s'en vont à Tivoli et demandent après avoir bu leur bière:

« Est-ce qu'elle est bien vivante, la baleine? »

— « Sans doute! sans doute! s'écrie un farceur! »

Nos paysans s'en retournent et marchandent de nouveau devant la baraque. On ne veut pas les laisser entrer pour ce qu'ils offrent, certain qu'ils reviendront. Ils s'en vont au café du Grand-Pont boire une chopine de nouveau.

Quelqu'un qui les avait vu sur Montbenon leur demande: « Eh bien! c'était joli cette baleine? »

— « Qui est-ce qui vous dit qu'on l'a vue? » réplique, en grognant, le paysan interpellé.

L'importun se retire.

Un moment après le second paysan demande:

— « Est-elle bien vivante, cette baleine? »

— Bien sûr! sans doute!

Cela décide enfin nos campagnards; on les voit prendre le chemin de Montbenon.

Une demi-heure après, les voilà qui reviennent. Celui qui les avait décidés à aller, les aperçoit de loin et veut s'esquiver, mais ils lui crient:

Eh bien oui, qu'elle était vivante, la baleine! Ouai! Elle a crevé par ces grandes *chaleu!*

On annonce, comme devant paraître prochainement, un volume intitulé: *Mes souvenirs*, par M. G. Richardet, ancien rédacteur des *Feuilles de Houx*.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.